

[...] Aux yeux d'un physicien, notre conscience ne cesse de réaliser l'impossible puisqu'elle fait coexister autour de l'instant présent des bribes de passé et de futur que le temps physique ne présente pourtant jamais ensemble. Le passage du temps tel que nous le percevons ne peut être pensé qu'en invoquant cet étrange entremêlement, au sein même de la conscience, d'éléments séquentiellement séparés mais apparemment solidaires. Maurice Merleau-Ponty disait que « la conscience déploie ou constitue le temps ». Ce qu'avait déjà énoncé saint Augustin, pour qui existent un « présent de l'avenir », qu'il appelait l'attente, un « présent du passé », qu'il appelait la mémoire, et un « présent du présent », qu'il appelait l'attention. Cette formulation réussissait la prouesse de faire communiquer, d'une façon non contradictoire, les trois « ekstases » du temps (selon l'expression des heideggeriens). Elle parvenait également à traduire l'expérience humaine du temps d'une façon si remarquable que, depuis un siècle, les différentes écoles phénoménologiques l'ont toutes reprise et disséquée.

C'est sans doute à cause de cette connexion continue qui s'établit dans la conscience entre passé, présent et avenir que nous avons tant de mal à éprouver directement le temps physique, fait d'instantanés ponctuels, sans épaisseur. Elle explique également pourquoi nous ne ressentons pas la fulgurance de l'instant présent. Le présent, tel que nous l'éprouvons, n'a en effet jamais le tranchant du pur éclat. En général, il se donne à nous à travers une représentation qui en érode la vigueur essentielle : nous ne percevons jamais les instants comme des entités singulières, nous ne sentons pas ces atomes temporels « sans aucune extension de durée » dont parlait saint Augustin. Tout se passe comme si, au sein même de la perception attentive au monde, notre conscience faisait jouer un certain coefficient d'inattention à la vie pour gommer une part de l'éclat du présent en le mélangeant à ce qui le précède et à ce qui le suit. Le présent se trouve ainsi distribué de part et d'autre de l'instant ponctuel qui constitue son centre. Il se décompose en deux parts, qui ont précisément pour caractéristique de ne pas être présentes. La première est faite de ce qui vient d'avoir été et qui passe. La seconde est tantôt un élan qui fait advenir le futur, tantôt une attente passive de ce qui va paraître, souvent un mélange des deux. Le présent s'alimente donc pour nous, en général, d'un assemblage bâtard de tension et de rétention qui lisse ce qu'il pourrait avoir d'explosif.

Mais il existe des situations qui font exception à cette règle, certaines pénibles, d'autres agréables. Commençons par les pénibles, qui concernent la souffrance, notamment physique. Quand elle est intense, celle-ci s'exprime comme une impossibilité de se détacher de l'instant présent. Elle met l'être à nu, le dépouille, le réduit. Il y a dans la souffrance l'absence insupportable de tout refuge par rapport au temps. On se retrouve « scotché » à soi-même, dans l'impossibilité de fuir, d'avancer ou de reculer, de faire une pause. Toute l'acuité de la souffrance est d'ailleurs dans ce recul impossible : le présent s'impose sans aucune distanciation possible.

Il arrive aussi que le présent s'offre de manière extatique, sans se mélanger ni à ce qui le précède ni à ce qui le suit. Qui n'a jamais éprouvé ces moments magiques dont Kierkegaard prétendait

qu'ils sont la pénétration de l'éternité dans le temps ? Souvent, lorsqu'on évoque l'éternité, c'est pour la rejeter dans une sorte d'après-temps, comme si le temps n'était jamais que le méchant péché de l'éternité. Mais on a parfois le sentiment qu'elle sommeille plutôt quelque part au fond du présent. Les événements qui nous marquent « à vie » ne sont-ils pas liés au furtif bien plutôt qu'au sempiternel, à l'éclat bien plutôt qu'à la constance ? Tout « instant d'éternité » entremêle mystérieusement le fugitif et le définitif, et s'écarte par là même de la banalité des instants physiques, tous semblables les uns aux autres.

Le présent mime donc pour nous des notions qui lui sont en apparence opposées et que nous ne retrouvons guère dans sa représentation physique. Au XIII^e siècle, saint Thomas d'Aquin expliquait le lien, à première vue antinature, entre le présent et l'éternité en prenant appui sur une conception cyclique du temps : « L'éternité est toujours présente à quelque temps ou moment du temps que ce soit. On peut en voir un exemple dans le cercle: un point donné de la circonférence, bien qu'indivisible, ne coexiste pas cependant avec tous les autres points, car l'ordre de succession constitue la circonférence ; mais le centre, qui est en dehors de la circonférence, se trouve en rapport immédiat avec quelque point donné de la circonférence que ce soit. L'éternité ressemble au centre du cercle. Bien que simple et indivisible, elle comprend tout le cours du temps, et chaque partie de celui-ci lui est également présente. » L'éternité serait donc le pivot autour duquel le temps tourne et chaque instant serait, contre toute apparence, gorgé d'infini. Cette explication a beau perdre toute pertinence dans le cadre d'un temps linéaire, elle suggère métaphoriquement que l'instant présent n'est parfois pas étranger au hors-temps.

Mais tous nos instants présents ne sont pas magiques. Leur densité existentielle, c'est-à-dire celle qu'ils ont à nos yeux, semble pouvoir aller de zéro à l'infini. Il y a le temps vaillant, qui s'élance vigoureusement et sans regret vers sa propre succession. Le temps soumis, qui traîne en longueur et se lamente. Le temps pauvre, qui ne révèle rien sinon son indigence. Le temps pétrifié de la mélancolie dans lequel la vie cherche à inverser le sens de sa marche (à faire « retour amont », disait René Char). Le temps compact de l'impatience, qui substitue au présent ce qu'il annonce ou promet. Mais aussi le temps jaillissant de la passion, qui roule en état d'ivresse, qui se risque dans l'existence en une sorte d'élan infini.

Bref, s'il n'y a qu'un temps, pour nous, il n'est jamais le même : seuls les chatoiements que projette sur lui notre esprit donnent à ce caméléon vivace ses trompeuses couleurs.

Etienne KLEIN, *Les Tactiques de Chronos*, « Infinis déploiements de l'instant présent », Flammarion, 2003.

Questions

1- Vous ferez de ce texte un résumé en 150 mots avec une marge de 10%, soit plus ou moins 15 mots. (8 points)

2- Etienne Klein note que « (...) nous ne ressentons pas la fulgurance de l'instant présent ». Les auteurs au programme cherchent-ils à nous la faire saisir ? (12 points)